

## UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

(Suite.)

Vers le 7 décembre, vingt jours après leur réunion, ils aperçurent le commencement de la baie où hivernait la *Jeune-Hardie*. Quel fut leur étonnement en apercevant le brick juché à près de quatre mètres en l'air, sur des blocs de glace ! Ils se précipitèrent, fort inquiets de leurs compagnons, du côté du navire, et furent reçus avec des cris de joie par Gervique, Turquiette et Gradlin ; tous étaient en aussi bonne santé que possible, et cependant ils avaient couru de grands dangers.

La tempête qui faillit causer la perte de la caravane s'était fait ressentir dans toute la mer polaire : les glaces furent brisées et déplacées ; dans leur choc, elles s'étaient glissées les unes sous les autres, elles avaient saisi le lit de glaces sur lequel reposait le navire ; leur pesanteur spécifique, tendant à les ramener au-dessus de l'eau, avait acquis une puissance incalculable par suite de leur masse, et le brick s'était trouvé soudain élevé hors des limites de la mer.

Les premiers moments furent donnés à la joie du retour ; les marins de l'exploration se réjouissaient de trouver toutes les choses en bon état, ce qui leur assurait un hiver rude, sans doute, mais enfin supportable. L'enlèvement du navire ne l'avait pas ébranlé, il demeurait parfaitement solide et entier. Lorsque la saison du dégel serait venue, il n'y aurait plus qu'à le faire glisser sur un plan incliné et le lancer, en un mot, dans la mer devenue libre.

Mais une bien triste nouvelle assombrit le visage de Cornbutte et de ses compagnons : pendant la terrible bourrasque, le magasin de neige construit sur la côte se trouva entièrement brisé, les vivres qu'il renfermait étaient dispersés et perdus, il n'avait pas été possible d'en sauver une partie. Dès que cette nouvelle leur fut apprise, Jean et Louis visitèrent la cale et la cambuse du brick, pour savoir à quoi s'en tenir sur le reste des provisions.

Le dégel ne devait pas arriver avant le mois de mai, le brick ne pouvait quitter la baie d'hivernage avant cette époque ; c'est donc cinq mois d'hiver qu'il fallait passer au milieu des glaces, quatorze personnes devaient être nourries pendant ce long espace de temps. Calculs et comptes faits, Jean comprit qu'il atteindrait tout au plus le moment du départ, en mettant tout le monde à la demi-ration ; la chasse devint d'ailleurs obligatoire pour procurer de la nourriture en plus grande abondance.

De peur que ce malheur ne se renouvelât, on résolut de ne plus déposer de provisions à terre. Tout demeura à bord du brick, on disposa également des lits pour les nouveaux arrivants, dans le logement commun des matelots. Turquiette, Gervique et Gradlin, pendant l'absence de leurs compagnons, avaient creusé un escalier dans la glace qui permettait d'arriver sans trop de peine au pont du navire.

## XIII.

André Vasling s'était pris d'amitié pour les deux matelots norvégiens ; Aupic faisait aussi partie de leur bande, qui se tenait généralement à l'écart, désapprouvant hautement toutes les nouvelles mesures ; mais Louis Cornbutte, redevenu maître à son bord, n'entendait pas raison sur ce chapitre-là, et, malgré les timides conseils de Marie, qui l'engageait à user de douceur, il fit savoir qu'il voulait être obéi en tous points.

Néanmoins les deux norvégiens parvinrent, deux jours après, à s'emparer d'une caisse de viande salée ; Louis exigea qu'elle lui fût rendue sur-le-champ, mais Aupic prit fait et cause pour eux ; Vasling fit même entendre que les mesures prises à l'endroit de la nourriture ne pouvaient durer plus longtemps.

Il n'y avait pas à prouver à ces malheureux que l'on agissait dans l'intérêt commun, ils le savaient et ne cherchaient qu'un prétexte pour se révolter. Penellan s'avança vers les deux norvégiens, qui tirèrent leurs coutelas ; mais, secondé par Misonne et Turquette, il parvint à les leur arracher des mains, et il prit la caisse de viandes salées. Vasling et Aupic, voyant que tout l'équipage se tournait contre eux, ne se mêlèrent aucunement à la résistance ; néanmoins Louis prit le second en particulier, et lui dit :

—Vasling, vous êtes un misérable. Je connais toute votre conduite, et je sais à quoi tendent vos menées ; mais comme le salut de tout l'équipage m'est confié, si quelqu'un de vous songe à conspirer sa perte, je le poignarde de ma main.

—Louis, répondit le second, il vous est loisible de faire de l'autorité, mais rappelez-vous que l'obéissance hiérarchique n'existe plus ici, et que seul le plus fort fait la loi.

La jeune fille n'avait jamais tremblé devant les dangers des mers polaires, mais elle eut peur en présence de cette haine dont elle était la cause, et l'énergie de Louis put à peine la rassurer.

Malgré cette déclaration de guerre, les repas se prirent aux mêmes heures et en commun. La chasse fournit encore quelques ptarmigans et quelques lièvres blancs, mais, avec les grands froids qui approchaient, cette ressource allait encore manquer. Ils commencèrent au solstice ; le 22 décembre, jour auquel le thermomètre tomba à trente-cinq degrés au-dessous de zéro ; les hommes éprouvèrent des douleurs dans les oreilles, dans le nez, dans toutes les extrémités du corps ; ils furent pris d'une peur mortelle, mêlée de maux de tête ; leur respiration devint de plus en plus difficile.

Dans cet état, ils n'avaient plus le courage de sortir pour chasser, ou pour prendre quelque exercice ; ils demeuraient accroupis autour du poêle, qui ne leur donnait qu'une chaleur passagère, et dès qu'ils